Isabelle Eberhardt

El Moukadira

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Jules Migonney (1876-1929), *Femme kabyle* (1910).

Isabelle Eberhardt (1877-1904).

EL MOUKADIRA

MANNOUBIA avait fait dire à Rebka de venir à la tombée de la nuit, un jeudi : ce jour-là Lella Djennète et Khadoudja devaient se rendre à la *koubba* de Sidi Brahim, en compagnie d'autres dames musulmanes. Si Hâlil et Si Belkassem étaient à Constantine.

Mannoubia avait passé la journée à se parer – pour éblouir la juive, qui ne manquerait pas de faire son rapport au Beldi qui l'envoyait.

Chelbia avait promis à sa cousine de prêter sa chambre pour recevoir Rebka et, dès le matin, Bou-Bou avait tout préparé, étalant les plus beaux tapis et les plus belles étoffes des coffres de Chelbia. Au Maghreb, Chelbia et sa cousine, somptueusement vêtues, étaient assises sur un large divan turc, très bas, et recouverts de tapis de Stamboul aux chatoyantes couleurs. Bou-Bou avait brûlé du benjoin et de l'ambre pour parfumer la pièce.

Le lourd marteau de fer résonna deux fois sur le battant en bois massif.

Bou-Bou courut ouvrir. Les deux mauresques entendirent des chuchotements puis, Rebka, vieille femme maigre et bronzée, toute de noir vêtue, entra, saluant très bas. Derrière elle, portant un coffret de nacre, s'avançait Rakhil, très pâle, un peu maigrie, mais belle toujours, d'une beauté à la fois superbe et gracieuse, portant sur son front haut et pur, et dans le regard vague de ses larges yeux bleus le sceau d'une insondable tristesse.

— Voilà Lella Mannoubia, dit Bou-Bou pour Rakhil, quoique s'adressant à Rebka : elle avait prévenu Rakhil que deux dames seulement les recevraient et qu'elle nommerait Mannoubia : l'autre serait Chelbia que Rakhil avait manifesté le désir de voir sans rien trahir de son secret.

Involontairement, en voyant entrer Rakhil, Chelbia pensa :

— Comme cette juive est belle !

Rakhil avait pris un air réservé, gardant le silence quoique sans humilité, tandis que Rebka expliquait à Mannoubia que Si Hassène l'avait vue, qu'elle lui avait plu, et qu'il voulait savoir qui elle était afin de la demander en mariage à Si Hâlil, si elle représentait pour lui un parti convenable et avantageux.

Quand Mannoubia eut déroulé le chapelet de ses souvenirs généalogiques, disant ses ancêtres glorieux, et que de son côté Rebka eut parlé avec emphase de la famille de Si Ben Kach, le père de Si Hassène, la juive dit :

— Tu pourras t'attendre à la visite d'une des parentes de Si Hassène d'ici peu de jours.

Bou-Bou servit le café. Alors Chelbia qui s'ennuyait demanda à Rakhil :

— Tu es la fille de Rebka ?

— Non, je suis sa nièce.

— Tu n'es pas mariée ?

— Non, je vis chez ma mère.

— Comment est ton nom ?

Froidement, plongeant son regard clair dans les yeux de Chelbia, la juive répondit :

— Rakhil bent Mordokheï Azoulay.

Bou-Bou, Mannoubia et Rebka furent épouvantées en voyant le visage de Chelbia se décomposer d'une pâleur livide. Mais, songeant au danger d'être devinée, elle se contint.

— Ah ! dit-elle presque inconsciemment, s'efforçant de sembler indifférente.

— Oui… J'accompagne Rebka parce qu'elle a peur la nuit et parce qu'elle ne pouvait porter toute sa marchandise.

Chelbia, en proie à une agitation extrême, se contenant à peine, sentit une rage folle étreindre son cœur : sa rivale, la juive maudite qui lui avait pris son amour était là, chez elle, dans sa chambre et pour ne pas trahir son amour pour Mahmoud elle ne pouvait rien contre elle…

Il était, en effet, de toute urgence qu'elle feignît d'ignorer jusqu'au nom de Rakhil !

Les juives partirent et Chelbia, appelant Bou-Bou, lui dit :

— Fille du péché ! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue que cette prostituée, cette ordure, accompagnait la vieille ? Je ne l'eusse jamais laissée entrer chez moi !

— Je ne l'avais jamais vue avant ! Moi-même j'ai été surprise de l'audace de cette femme.

Chelbia se consola en songeant que Mahmoud n'aimait plus la juive puisqu'il n'allait plus chez elle… Mais Rakhil qui, en traversant la cour, avait vainement cherché des yeux Mahmoud, sortit de la maison de Si Hâlil avec la conviction que le Soudanais n'avait point menti : Chelbia avait manifesté une émotion trop douloureuse.

Mais si Mahmoud lui était revenu, pourquoi la belle mauresque avait-elle l'air aussi malade, aussi sombrement triste et angoissée ?

Pour Rakhil c'était un mystère. Elle ne pouvait deviner que Mahmoud, dont elle connaissait la sensualité ardente, menait une vie si retirée, si solitaire, presque sans femmes, se contentant de la seule satisfaction de ses sens tantôt auprès de Béïa, tantôt de la négresse.

Rakhil, pensive et attristée de n'avoir pas même aperçu Mahmoud, sortit de la maison de Si Hâlil et reprit lentement le chemin du quartier de Carthage. En elle un ennui immense, une lassitude indicible allaient remplacer la douleur aiguë des derniers jours.

Qu'avait-elle à espérer ? Qu'avait-elle à attendre dans l'avenir ?

Au sortir des rues d'ombre et de silence, les deux juives débouchèrent sur la place de Carthage, inondée de lumière bleue.

Rakhil s'arrêta. Elle appuya sa main nue contre un mur et resta immobile, songeuse, en sa toilette mirifique.

La lueur de la lune l'éclairant en face, faisait scintiller étrangement l'azur de ses yeux et l'or et les pierres de ses parures, et chatoyer de reflets profonds le bleu plus sombre de sa robe.

Un homme passa richement vêtu, jeune et très beau, d'une beauté affinée, un peu féminine. Il chancelait un peu et souriait sans raison.

— *Maleko Yeroushalaim,* dit-il.

Et Rakhil connut qu'il était juif.

Entre ses doigts nerveux elle tenait une rose blanche. Elle la tendit au juif avec un vague sourire : la solitude lui répugnait pour cette nuit. Elle ne voulait pas donner libre cours aux sombres pensées qui agitaient son âme.

— Montre-moi le chemin de ta demeure.

Elle le prit par la main et l'emmena.

Stitra, joyeuse, crut que Rakhil allait reprendre sa vie d'antan et gagner de l'argent : jusque là, depuis que Mahmoud ne venait plus, Rakhil avait consigné sa porte, malgré les supplications de Mordokheï et de Stitra.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Rakhil, indifférente, pour rompre le silence.

— Rabbi Cephanéya, en arabe El Mourarby. Mon père est marchand à Toudjira, au Maroc, et toutes les années il voyage pour son commerce jusqu'à Tunis. Cette année il m'a emmené avec lui. Moi, j'étudie pour devenir un grand haham, un rabbin savant. Ce soir, je fête mon départ pour mon pays, demain à midi. Je veux du vin et de l'amour. Le kohélet ne dit-il pas que tout le reste n'est que vanité ?

Rabbi Cephanéya était très ivre et il se mit à chanter en hébreu des choses que Rakhil ne comprenait que très imparfaitement.

Quand ils furent dans la chambre de Rakhil, Rabbi Cephanéya se laissa choir sur le lit, continuant de chanter.

— Que dit-elle ta chanson ? demanda Rakhil, restée debout au milieu de la chambre et en train de se dépouiller de sa lourde parure.

— Ma chanson dit la douceur des lèvres des femmes et l'enivrante puissance de l'amour… qui donne l'oubli du monde entier…

— Oui, oublier… répéta-t-elle inconsciemment.

Et elle vint s'étendre auprès de Cephanéya qui lui baisa les deux mains avec ravissement.

Elle, les yeux clos, avait envie de pleurer comme une jeune épousée…

Cephanéya se méprit sur les causes et la nature du trouble profond de Rakhil, tandis qu'il lui prodiguait des caresses enflammées, elle murmura : *Ya aziz galby !*

Elle songeait à Mahmoud.

Quand Rakhil et Rebka sortaient de la maison de Si Hâlil, Mahmoud, debout dans l'escalier conduisant à l'étage supérieur, les avait vues, et stupéfait, il avait reconnu Rakhil. Il ne parvenait pas à s'expliquer la présence de cette fille là, dans cette demeure, où elle semblait ne devoir jamais pénétrer. En proie à une stupeur profonde et à un mécontentement instinctif, il descendit.

Bou-Bou était dans la cour. Discrètement, il l'appela. Il l'entraîna dans l'ombre du vestibule et la saisit par le poignet.

— Chienne et fille de chiens, pourquoi sont-elles venues ?

— Qui ?

— Les juives ! Je les ai vues et c'est toi qui as encore manigancé cela !

— Non, c'est Mannoubia, elle avait besoin de les voir.

— Mannoubia ?! Pourquoi faire ?

— Pour acheter des bijoux.

— Tu mens. Mannoubia n'a pas d'argent.

— Je ne sais pas… c'est pour Mannoubia qu'elles sont venues. Laisse-moi ou je dirai tout à Lella Khafsia et elle informera les vieux.

Cette Lella Khafsia était une vieille cousine de Lella Djennète à laquelle on laissait la direction de la maison en l'absence des vieux.

D'un coup de poing, Mahmoud abattit la négresse.

— Dis-moi tout de suite pourquoi Mannoubia avait besoin de voir Rakhil ?

Bou-Bou, tremblante, garda pourtant le silence. Alors Mahmoud la frappa au hasard, en aveugle. La colère le faisait trembler de tous ses membres : il devinait une intrigue dangereuse.

— C'est pour un mariage… Mannoubia n'a fait venir que la vieille Rebka… Rakhil est venue d'elle-même.

— Elle a vu Chelbia ?

— Oui…

— Mais pourquoi Rakhil est-elle venue ?

— Elle espérait te voir, sans doute.

Mahmoud, tranquillisé sur cette visite insolite, ne conservait qu'une inquiétude : Chelbia, en apprenant que la juive qu'elle avait devant elle était Rakhil, avait peut-être pu se trahir… Il ne doutait pas un instant que Chelbia avait appris depuis longtemps pour qui il l'avait d'abord abandonnée.

Il savait que Bou-Bou était toujours fort bien renseignée. Mais il était loin de soupçonner que la juive, elle aussi, était instruite de son union avec Chelbia et il pensa que, ne se doutant de rien, Rakhil n'avait pu rien comprendre si même Chelbia s'était troublée…

Il lâcha la main meurtrie de Bou-Bou. Mais celle-ci, au lieu de s'en aller, lui entoura le cou de ses bras ronds, d'un noir d'ébène et d'un poli parfait… Mahmoud ne la repoussa pas…

Cependant Mahmoud commençait à se lasser de cette existence recluse et monotone, qu'il menait depuis près d'un mois.

Il commença à sortir le jour ou le soir pour quelques heures, errant loin de la ville dans cette florissante campagne d'Annéba, qui offre à chaque pas un site nouveau, un spectacle différent.

Tantôt c'était vers les prés marécageux et salés, qui s'étendent au sud du golfe, sur la route de La Calle et de Nechmeya qu'il se dirigeait, trouvant un charme particulier, sombre et âpre à ces sites funèbres.

Tantôt il s'en allait à l'Ouest, vers l'Idou aux pentes boisées, où il s'étendait paresseusement à l'ombre des grands chênes-liège verdoyants…

Tantôt il allait s'asseoir à l'ombre grêle d'un olivier sauvage parmi les palmiers nains, les lentisques et les myrtes des collines rousses au menaçant contour, qui dominent la petite presqu'île de Bône, du côté du Cap-de-Garde. D'autres fois, c'était sur le sommet de la colline des Santons qu'il portait sa rêverie triste, dominant le sublime panorama de la ville et du golfe.

Mais la mer surtout l'attirait, la mer perpétuellement changeante et mystérieuse, participant de la vie fantasque des vents. Il errait au déclin des jours ensoleillés de cet automne fleuri du pays barbaresque, sur la route de la corniche qui serpente à mi-côte au-dessus du golfe et qui va aboutir au fort génois, sur le cap avançant en éperon aigu vers la haute mer.

Le plus souvent, il allait s'asseoir sur quelque vieille tombe de faïence au cimetière des croyants, en face de la mer murmurante…

Mais un peu par ennui de voir recommencer à la maison les scènes importunes, et surtout par manque d'intérêt pour les basses débauches de la petite cité, il ne découchait pas.

Belkassem, le voyant le plus souvent plongé en des lectures françaises, croyant à une conversion morale, tenta un rapprochement et fut charmé de ne pas se sentir repoussé.

Mahmoud l'écoutait, lui parlait, discutait avec lui de questions d'ordre purement intellectuel. Mais cette âme fermée et insociable ne se donnait toujours pas.

Elle ne s'entrouvrait même pas devant ce frère, prêt à se livrer tout entier.

Leurs relations, non plus seulement courtoises mais même amicales, ne dépendaient visiblement que de Belkassem. Mahmoud s'y prêtait sans mauvaise grâce aucune, mais il ne les recherchait pas non plus. Cela refroidissait bien un peu les effusions du jeune *mokaddem,* mais il pensait que, puisqu'il y avait un progrès réel et tangible dans la conduite de son frère, ce progrès continuerait et qu'un jour viendrait probablement où s'établirait entre eux une vraie fraternité, sincère et réciproque.

À plusieurs reprises, Si Hâlil avait chargé Mahmoud de quelques travaux littéraires en français. Au lieu de s'y soustraire comme avant, il les avait exécutés avec sa facilité extrême et d'une manière brillante. Mais de lui-même il ne cherchait aucun rapprochement, aucune communion de pensée ni de travail avec son père et Belkassem…

Ses relations avec sa famille avaient pris un caractère de passivité bénévole. Il n'était plus en guerre intestine avec elle, il la subissait sans manifester de mécontentement…

Chelbia, fatiguée de souffrir et d'attendre en vain, s'enhardit un jour jusqu'à faire parvenir à Mahmoud une lettre par Bou-Bou… lettre bien tendre, bien passionnée et bien humble surtout.

Mahmoud fut surpris de trouver en cette épître des accents nouveaux semblant exprimer des sensations et des pensées dont il la croyait jadis bien incapable.

Il reçut cette lettre juste au moment où il sentait que malgré ses courses vagabondes et ses lectures, l'ennui incurable de sa vie devenait plus douloureusement sensible.

Au point de vue sensuel, sa femme et Bou-Bou ne lui suffisaient plus.

L'on venait de fiancer Mannoubia à Si Hassène et Mahmoud ne la voyait plus. Elle ne l'attirait point d'ailleurs.

Chelbia, en s'offrant à lui maintenant, lui donnait non seulement le moyen de satisfaire sa sensualité sans ennui avec les vieux, puisqu'il n'aurait pas besoin de découcher, mais encore la lettre de sa belle-sœur lui suggéra-t-elle une idée singulière qui le décida. Peut-être avec Chelbia, comme avec la juive, il atteindrait un jour ce degré de volupté inouï qui l'avait transporté une nuit dans les sphères mystérieuses de la félicité et dont il avait gardé un ineffaçable souvenir.

Ses relations précédentes avec Chelbia avaient duré trop peu de temps pour qu'il pût constater cette étrange progression d'intensité des sensations et surtout pour atteindre à leur apogée.

Il résolut de reprendre Chelbia.

Il répondit en lui donnant rendez-vous pour la nuit même sur la terrasse de la maison. Belkassem était absent. Envers son frère, Mahmoud n'avait pas plus d'affection ni de scrupules que jadis.

Quand Chelbia reçut des mains de la négresse la bienheureuse lettre de son amant, elle se jeta, ivre de joie, sur son lit, secouée par des sanglots. Elle qui avait cru que Mahmoud était perdu pour elle à jamais, elle allait le revoir, être à lui et cette fois sans doute le garder.

La journée lui parut interminable. Le soir il lui sembla que le silence se fit dans la maison beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire.

D'instinct, Chelbia comprit qu'elle ne devait point faire de reproches à Mahmoud. Elle lui dit seulement à travers ses larmes joyeuses :

— Tant que je ne te voyais pas, la lumière du jour s'était éteinte à mes yeux… et la fraîcheur de la nuit s'était transformée pour mon corps en un enfer brûlant. Pour toi j'ai pleuré toutes les larmes de mes yeux et tout le sang de mon cœur… mais à présent c'est fini… Je t'aime et je suis à toi jusqu'à ce que je meure.

Il se pencha vers elle et, sans un mot avec son ensorcelant sourire, il déposa un baiser sur les lèvres entrouvertes de Chelbia, comme pour sceller en effet un pacte d'union éternelle.

Béïa remarqua bientôt que Mahmoud, sans quitter la maison, s'absentait de nouveau la nuit. Elle remarqua aussi les coïncidences entre les absences de Belkassem et ces disparitions subites et prolongées de Mahmoud. Et elle comprit. Mais que pouvait-elle faire ? Elle était à jamais liée par la certitude de causer de grands malheurs si elle parlait. Et elle reprit sa triste vie d'abandonnée silencieuse et dévouée malgré tout à celui qui, de nouveau, la méconnaissait si cruellement.

Les vieux et Belkassem, ne se doutant de rien, savaient seulement que Mahmoud ne découchait pas, que sa conduite en ville était devenue non seulement réservée, mais même sauvage puisqu'il ne fréquentait personne et que, s'il sortait, c'était uniquement pour de longues promenades solitaires à la campagne. De moins en moins cependant ils comprenaient ce caractère étrange, cette âme fermée, ce cœur obscur, où ils se sentaient absolument incapables de répandre ne fut-ce que le plus faible rayon de la grande lumière de foi et d'espérance qui éclairait leur vie.

— Il doit avoir un monde tout particulier de convictions et de pensées, disait Belkassem.

— Ou bien son cœur et son esprit sont complètement vides et c'est ce néant qui l'assombrit…

Telle était l'opinion de Si Hâlil et cela était bien proche de la réalité. Peu à peu, se contentant de l'apparence honorable de la conduite de Mahmoud, Si Hâlil et Belkassem abandonnèrent définitivement toutes leurs tentatives de conversion ou de simple rapprochement, laissant Mahmoud à ses pensées fermées et sombres et à sa vie de reclus intellectuel et moral.

— Cette âme est plus aride que le désert, conclut Si Hâlil. Inutile de dépenser en vain l'eau pure et fraîche de la vraie doctrine en la répandant sur le sable. L'homme ne fécondera pas ce que Dieu a créé stérile.

Mahmoud ressentit un contentement profond de ce changement : enfin il jouirait de la seule chose à laquelle il aspirait : la solitude parmi les hommes. Il avait retrouvé l'âme de Chelbia aussi aimante, aussi entièrement donnée à lui mais plus passionnée et plus profonde. L'intelligence de la jeune femme s'était aussi affinée dans la douleur.

Mahmoud goûta en elle un charme nouveau, inconnu jusque-là. Elle n'avait pas ce cachet de mystère souvent équivoque qui marquait indélébilement l'âme de Rakhil, mais l'observateur pénétrant qu'était Mahmoud découvrit en elle tout un fond caché de pensées à peine ébauchées, de sensations inconscientes qu'il avait été jadis bien loin de lui soupçonner. Il se plaisait à éveiller en elle la pensée en l'interrogeant habilement sur ce qu'elle avait souffert durant son abandon, la forçant ainsi à s'expliquer à elle-même les sensations inconsciemment subies.

Parfois il la faisait souffrir sciemment, à dessein, pour voir comment réagirait sur son intelligence tel ou tel sentiment plus aigu. Il ajoutait à ces jeux de la pensée une volupté très particulière qui le charmait. Peu à peu il sentit que pour Chelbia, comme pour Rakhil, s'allumait en lui une flamme de désir de plus en plus ardente et il songeait qu'il ne s'était point trompé en espérant de cette nouvelle union une somme de voluptés aussi variées, aussi intenses et aussi enivrantes que celles que lui avait données la juive. Il savait aussi qu'après l'apothéose tout serait décoloré et terne et il ne s'illusionnait nullement sur la durée de ce nouveau rêve enchanté. Au contraire la certitude de la brièveté de ces joies de plus en plus intenses ajoutait à leur douceur une saveur particulière, jetant sur elles une sorte de voile de poésie triste qui plaisait à son âme mélancolique. D'ailleurs il n'avait d'autre ligne de conduite que de se donner entièrement au plaisir, sans le pleurer quand, tôt ou tard nécessairement il s'éteignait.

Il en était arrivé à cette certitude qui, loin de le désoler, lui causait une certaine joie : il n'aimerait jamais d'une manière durable, il ne se donnerait jamais corps et âme à aucune femme. Il ressemblait au moissonneur nomade qui récolte sans avoir semé.

Chelbia, pas plus que Rakhil, ne comprenait Mahmoud. À son tour elle se croyait aimée et elle était heureuse. Elle voyait que l'ardeur de Mahmoud augmentait de jour en jour, mais au lieu de se douter que, tout en étant un acheminement vers le bonheur le plus profond, le plus enivrant, ç'en était aussi un vers l'abandon, définitif cette fois. Elle s'imaginait que plus ils allaient, plus elle l'aimait, plus il goûtait de jouissances avec elle et plus elle se l'attachait. Elle ne devinait pas qu'il lui échappait au contraire complètement, qu'il ne l'aimait pas ou plutôt que ce n'était pas elle qu'il aimait, mais bien lui-même avec un égoïsme d'autant plus féroce qu'il était sincèrement sans scrupules. Avec elle il rééditait presque trait pour trait les péripéties de son union avec Rakhil. Mais il ne trouvait nullement les mêmes sensations… Car rien de ce qui a été ne sera plus jamais et rien de ce qui est mort ne renaît sous une forme identique.

Il éprouvait par Chelbia d'autres voluptés, d'autres joies et cette différence très sensible pour son esprit si affiné, si pénétrant le grisait encore plus que s'il avait pu retrouver ce qui avait eu lieu jadis.

Il est ainsi des âmes d'essence mélancolique pour qui le néant des choses éphémères de la vie leur ajoutent un charme de plus, le plus profond et le plus enivrant de tous. Et pour le commun des hommes, pour les âmes supérieures mais tendres, il n'y a au contraire que l'illusion de la durée d'un bonheur qui peut le rendre profond.

De tels êtres, envers et contre toute raison et toute expérience, même personnelles, refusent de reconnaître la splendeur des choses et des sensations éphémères… Et cependant ils sentent la beauté magnifique, triste et mystérieuse des phénomènes toujours uniques de la nature. Ils admirent un beau coucher de soleil sans que l'idée leur vienne que jamais plus le même spectacle n'enchantera leurs yeux… Ils admirent d'un œil charmé le sillon fulgurant d'un météore lumineux à travers l'espace et qu'ils ne reverront jamais.

Cependant Rakhil, comprenant qu'elle était abandonnée définitivement et sans retour, sentait monter en elle la révolte sombre de la désespérance qui amène les plus timides aux plus surprenantes audaces et qui donne aux plus faibles la volonté et l'obstination des actes les plus hardis.

Elle avait d'abord songé, en son trouble profond, à menacer Mahmoud de révéler aux vieux ou à Belkassem le redoutable secret qu'elle possédait s'il ne lui revenait pas. Mais elle avait renoncé à ce plan non seulement insensé mais dangereux : en effet Mahmoud, loin de se laisser intimider, acculé à un tel danger deviendrait redoutable. Elle le savait capable d'aller jusqu'au meurtre pour sauver sa vie.

Alors l'idée fixe de la vengeance lui vint. Longtemps elle hésita, longtemps elle réfléchit. Elle accabla encore Mahmoud de lettres, de supplications, de prières Elle l'accosta dans la rue. Il déchira toutes les lettres et la menaça de la faire emprisonner si elle l'importunait.

Alors elle se renferma dans l'ombre de sa chambre où elle ne laissait pénétrer personne et, immobile, tassée dans un coin comme une bête mauvaise prête à bondir, elle souffrit et distilla lentement le poison de la haine.

Enfin un jour elle sortit. Elle voulait voir Mahmoud et tenter encore une dernière fois de lui parler. Vêtue de noir comme une vieille, elle s'en alla dans les rues où il pouvait être, aux abords de sa maison.

Subitement elle s'arrêta, le cœur étreint par une émotion indicible. Mahmoud venait en sens inverse.

Elle sentit qu'elle ne pourrait proférer une seule parole tant son émotion était violente.

Il la regarda fixement et ce regard froid, dédaigneux et menaçant acheva de la rendre muette… Non, tout était désormais inutile et tout était fini, bien fini…

Rakhil sentit qu'en elle tout s'effondrait et qu'elle n'avait plus rien à attendre. Mahmoud passa, tourna le coin de la rue, disparut. Et Rakhil, lente et désœuvrée, remonta vers la place d'Armes.

La journée de prime automne était d'une limpidité merveilleuse sous un ciel sans un nuage. Les rayons du soleil encore haut baignaient d'une lueur d'or pur les arceaux aigus, les coupoles blanches et le minaret en tour ronde de Djemaa El Bey.

Les arbres alanguis bruissaient doucement sous la brise de mer et l'on respirait cette atmosphère particulière de langueur, doucement attristée, propre à l'incomparable automne algérien.

Sur la place circulaient lentement des maures en costume aux nuances tendres et délicates, des bédouins en loques fauves et des vieillards aux vêtements d'une blancheur immaculée participant sous le soleil des tons dorés de la *djemaa blanche*.

Mais Rakhil ne voyait pas la splendeur de ce qui s'étalait devant ses yeux. Sans savoir elle se dirigea vers la mer, passant devant la *djemaa*.

Subitement, sur un banc, à la porte du café Zeytouni, elle vit Si Belkassem en train de causer gravement doucement, avec un jeune officier de spahis, Si Djilèni. Une idée soudaine traversa son cerveau en feu : elle tenait là sa vengeance entre ses mains.

Résolument elle s'avança vers le *mokaddem* et lui fit un signe de la main pour l'appeler.

Dédaigneux, il détourna la tête.

Mais hardiment elle s'approcha et dit :

— Sidi Belkassem, j'ai à te parler.

— Je ne fréquente pas les filles et les juives ! Va-t'en.

Marseille, 16 et 17 juillet 1900.

El Moujadira,
récit d'Isabelle Eberhardt (1877-1904),
a été écrit en juillet 1900.

ISBN : 978-2-89668-878-4
© Vertiges éditeur , 2019

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2019

– 0879 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org